

The Legal News.

VOL. X. SEPTEMBER 10, 1887. No. 37.

In *Blaisdell v. Ahern*, 4 N. Eng. Rep. 347, May 7, 1887, the plaintiff, an attorney, contracted with the defendants who were domestic servants, to prosecute a suit in their behalf for the recovery of certain property in New Hampshire. By the contract, the plaintiff was to receive nothing if nothing was recovered, but liberal fees, not exceeding fifty per cent. of the amount recovered, if he succeeded. After a defeat in the trial court in New Hampshire and an appeal, the parties quarreled, the defendants employed other counsel and finally recovered over \$9,000. The plaintiff then brought action to recover his fees. The trial court held that he could not recover, but its judgment has been reversed by the appellate court. The latter held that, under the contract, if the plaintiff had succeeded he would have been entitled to recover as a debt, liberal fees from the defendants, that this was inconsistent with the idea of champerty, of which the very essence is a division of the thing recovered. It added that it is immaterial that the money to be recovered is the only fund out of which the debt could possibly be paid. If there is to be a division of the recovery and no personal liability is incurred, the case is one of champerty. But where the compensation is not limited to the avails of the suit, although they may be pledged as security, the agreement is not champertous.

In *Mack v. Jones*, U. S. Cir. C., West Dist. Tenn., Judge Hammond stated rather pointedly the reverse side of the charge of purchasing goods fraudulently. He said: "Briefly, the proof here shows that the defendant, a young man who had been a dry goods clerk, launched out for himself by buying at an insolvent assignment a stock of goods, at very low figures. To these he added other goods, and after the year was done, he had been very successful. He did not owe a dollar, and had more and better goods than he had started with, though he had some of

the old stock left. He had paid his purchases promptly, and taken the benefit of the discounts allowed for cash. He was dazed with his success, and thought he could enlarge his business. So were the drummers who lived round about him, and were his friends, every one of them. They drummed him to death; even extorting promises that he should buy only from them, respectively, they thought it was such a good thing. It is difficult to say which was most to blame, the defendant or the drummers; but certainly, those orders and promises should not be now taken to mean that the defendant had then cunningly contrived a scheme to get the goods, and pocket the money for their sales, as is now alleged, in the desperation of the desire to save this attachment; for they are wholly consistent with an honest purpose to conduct the business as successfully as before."

It is not unusual, says the *Solicitor's Journal*, for spinster testatrixes to provide by their wills for their domestic pets. Mr. Justice Chitty, the other day, had a case before him where a lady had made provision for the maintenance of several dogs during their lives; and the learned judge remarked that the proper way of making such gifts was to give an annuity to a person, to cease at the death of the animal. He also said that doubts had often crossed his mind as to whether such gifts might not violate the rule against perpetuities. There can be no doubt that the life contemplated in the rule against perpetuities is the life of a human being, and it apparently could not be a violation of the rule to make a gift to a living dog or cat, as the duration of life of such animals is usually shorter than that of a human being. But take the case of an elephant. Would it be legal to give an annuity to a person to cease at the death of an elephant when, as is well known, an elephant's life is far longer than the life of a man?

A recent description of Sir Charles Russell, Q.C., the eminent English counsel, says:—"Look at him as he stands up to speak in the chamber, or moves through the lobby, and you will understand why he is so successful.

When nature built up the composition of Charles Russell, she blended in his "predes-tine plot of earth and soul" all the qualities which best make for success. The handsome face; with the clear-cut, regular features and the curious gray pallor of complexion, shows determination, courage, endurance in every line. The squarely set-up, massive body, of somewhat rugged outline, is saturated, if we may use the expression, with physical strength. The keen, bright eyes, which seem to scrutinize mankind with the im-partial pertinacity of a gimlet, would alone have marked him out as a heaven-sent cross-examiner. He has had need of all his qualities, and he has used them all to their utmost. He has reached his present position by no easy paths; he has known poverty; he has had to fight a hard and stubborn fight, which would have smashed a weaker, less persistent man; he has known what it is to have what Americans call "a bad time," but he has pulled through it all, and stands close to the summit. He does not take his ease now—it is not the man's nature to take his ease—but he is able to enjoy himself in his own way, and he does. The court-house and the Senate are still his battle-fields, wherein he fights as hard as ever; but his relaxation has little to do with either of them. Sir Charles Russell's weakness—if so adaman-tine an individual can be said to have a weakness—is that noble animal, the horse."

COUR SUPERIEURE.

St. JEAN (Dist. d'Iberville), 2 mai 1887.

Coram LORANGER, J.

MONGEAU v. ROBERT.

Bail de ferme sans terme préfix—Durée.

- JUGÉ:—1. *Que le bail d'une ferme ou d'un fonds rural, sans mention de terme préfix, est censé être fait pour la durée nécessaire pour permettre au fermier de recueillir les fruits de l'immeuble;*
2. *Que dans l'espèce le défendeur a loué la ferme de la demanderesse à une époque où les travaux de labours avaient été faits et lorsqu'il ne restait que la semence à déposer et les travaux de récolte à faire; qu'ayant*

recueilli cette récolte dans le cours de l'année du bail, et avis de congé ayant été donné en temps utile, le bail a expiré à la fin de cette année.

PER CURIAM.—Le 29 mars 1886 la deman-deresse a loué au défendeur, par bail sous seing privé et *sans terme préfix*, une ferme située à Sherrington. Le 6 novembre sui-vant le défendeur a reçu avis de déguerpir à l'expiration de l'année, et nonobstant cet avis, il a persisté à occuper les lieux contre le gré de la demanderesse; de là, la présente action en expulsion.

Le défendeur admet qu'il a possédé au-delà de l'année, et plaide que le bail étant fait sans terme préfix, n'expirera que le premier octobre prochain; que de plus il (le défendeur) avait droit à un avis de congé de trois mois avant cette dernière date; que cet avis ne lui a pas été donné, et, consé-quemment, que l'action est prématurée.

Les faits sont admis, et il ne reste qu'une question de droit à juger. Il s'agit d'un bail à ferme sans terme préfix; ce bail a-t-il pris fin le 29 mars 1887, c'est-à-dire à l'expiration de l'année, ou bien au contraire, doit-il durer jusqu'au premier octobre prochain, époque à laquelle le bail à ferme sans terme préfix, est censé finir? La solution de cette question se trouve dans l'interprétation à donner aux articles 1653 et 1657 du Code Civil.

Art. 1653:—"Le bail d'une ferme ou d'un fonds rural, à défaut de terme préfix, est "présupposé bail annuel finissant au 1er jour "d'octobre de chaque année, sauf la signi- "fication de congé qui suivant l'art. 1657, "doit être de trois mois avant cette date."

L'action a été intentée dans le courant du mois d'avril. Le défendeur il est vrai, a reçu dans le cours du mois de novembre précédent, avis de congé pour le 29 mars suivant; mais si le bail ne doit expirer que le 1er octobre cet avis est insuffisant et l'action serait prématurée. L'article 1653 de notre Code n'est que la reproduction de l'article 1774 du Code Napoléon qui lui-même ne fait, en réalité, que reproduire le droit ancien sur le sujet. Or, voici quelle est la doctrine des anciens auteurs et notamment celle de Pothier au traité du contrat de louage.

“ Le temps que doit durer le bail est ordinairement exprimé par le contrat. Si l'on a omis de l'exprimer, le bail ne laisse pas d'être valable, dit Pothier; et si c'est le bail d'un héritage dont les fruits se recueillent tous les ans, le bail, lorsque le temps n'est pas exprimé par le contrat, est censé fait pour un an. Lorsque le bail est d'un héritage dont les fruits ne se recueillent qu'après plusieurs années, le bail est censé être fait pour tout le temps qui est nécessaire pour que le fermier en puisse percevoir les fruits.” L'auteur cite des exemples. Ainsi dit-il, “ lorsque les terres d'une métairie sont partagées en trois soles ou saisons, où une partie s'ensemence en blé, une autre partie en avoine et autres menus grains qui se sèment au mois de mars, et une autre se repose; si le temps que doit durer le bail n'est pas exprimé par le contrat, et qu'il soit dit seulement que le bail est fait à raison de tant par an, le bail doit être présumé être fait pour le temps de trois ans.”

“ Par la même raison, lorsque les terres sont partagées en deux saisons, dont l'une, tour à tour est ensemencée, et l'autre se repose, le temps du bail, lorsqu'il n'est pas exprimé par le contrat, doit être de deux ans.”

Telle est aussi sous le droit nouveau l'opinion de Laurent et Troplong. Ce dernier ajoute que lorsque la nature de l'héritage est telle que tous les fruits se recueillent dans une année, le bail est censé fait pour un an. Tel est le bail d'un pré, celui d'une vigne, tel serait aussi celui d'une partie de terre à ensemencer en blé ou de toute autre manière. La récolte étant faite, le bail expire de plein droit.

“ Le bail d'une ferme ou de tout autre fonds dont les fruits se recueillent en entier dans le cours d'une année, dit Laurent, est censé fait pour un an..... Les baux à ferme ont une durée fixe, quoiqu'ils soient faits sans écrit, ce qui dans le langage du Code signifie que les parties n'ont pas stipulé de terme dans le contrat. La nature des choses et l'intention des parties contractantes, suffisent pour déterminer la durée de la jouissance du fermier; celui-ci en prenant un héritage à ferme, veut nécessairement en recueillir tous les fruits; le bail doit

“ donc durer tout le temps nécessaire pour que le preneur puisse faire la récolte.”

Les codificateurs du Code Civil tout en adoptant ces vues, ont dû cependant eux aussi consulter les usages et les coutumes du pays pour régler les rapports entre locataires et locataires, ainsi qu'ils le déclarent dans leur quatrième rapport.

Ainsi l'article 1651 qui décrète que si le bail est pour deux années ou plus, le locataire dans le cas de perte de la récolte en tout ou en partie par cas fortuit ou force majeure pendant la durée du bail, ne peut demander aucune diminution du prix, est de droit nouveau. Les codificateurs ont été induits à faire cette suggestion par la considération que les récoltes dépendent en grande partie du mode de culture, de l'habileté et de la diligence du fermier dans le choix et l'arrangement de ses semences; et que dans ce pays, où il est d'usage de cultiver sur chaque ferme une variété de semences, la destruction d'une récolte est d'ordinaire compensée par l'abondance d'une autre. Il leur a paru juste de décider que le locataire doit balancer les mauvaises années avec les bonnes, et comme règle simple, évitant toute incertitude et tout litige, ils ont jugé convenable d'en laisser le risque au locataire.

Les mêmes considérations les ont engagés à adopter l'article 1653 de notre Code qui déclare que le bail d'une ferme ou d'un fond rural, à défaut de terme préfix, est présumé bail annuel finissant au premier jour d'octobre chaque année, sans la signification de congé, au lieu de l'article 1774 du Code Napoléon qui veut que le bail sans écrit d'un fond rural soit censé être fait pour le temps qui est nécessaire, afin que le preneur recueille tous les fruits de l'héritage affermé, et de l'article 1775 du même Code, qui déclare que le bail des héritages ruraux, quoique fait sans écrit, cesse de plein droit à l'expiration du temps pour lequel il est censé fait, selon l'art. 1774.

(Voir le 4me Rapport des Codificateurs, page 27.)

Comme on le voit, l'article 1653 n'est pas en principe de droit nouveau; il ne fait que déterminer d'une manière absolue l'époque à laquelle doit expirer, dans notre pays, le

bail d'une propriété rurale. Il en a limité la durée à une année et fixé cette durée à une époque déterminée qui est celle de la clôture de la récolte. Suivant les usages du pays, les travaux de labour préparatoires à recevoir la semence se font après le premier octobre; la semence elle-même se fait au printemps et la récolte est terminée le premier octobre. Le fermier a donc occupé tout le temps qui lui est nécessaire pour recueillir les fruits du terrain qu'il a loué. Il ne peut être évincé, après le premier octobre, à moins d'un avis de congé préalable; congé qui n'est pas nécessaire en France, et cela s'explique par le fait que les fruits des fonds ruraux dans ce pays ne se perçoivent comme dans le notre à une seule et même époque de l'année.

Prenant donc l'ensemble du droit français tant ancien que nouveau comparé au nôtre, il résulte qu'en l'absence de terme préfix, le bail est censé être fait pour la durée nécessaire pour permettre au fermier de recueillir les fruits de l'immeuble, c'est-à-dire dans notre pays, pour une année; et que le locataire qui reçoit son congé conformément à la loi, est obligé de quitter les prémisses à l'expiration de cette année. L'art. 1653 contient deux choses; d'abord, la présomption que le bail est annuel et 2e l'obligation de déguerpir, lorsque le congé a été donné. Si aucun congé n'est donné le bail est censé, quelque soit la durée de l'occupation, être pour une année expirant le 1er octobre; mais s'il y a congé, il est nécessairement fait pour une année, à dater du jour du bail même. Telle est la distinction à faire.

Ainsi, dans le cas actuel, la demanderesse a loué le 29 mars 1886, sans terme préfix; le bail a expiré le 29 mars 1887. Si le défendeur n'avait pas reçu congé il aurait pu se prévaloir avec avantage de l'article 1653; mais il a reçu son congé; il est, aux termes de l'article 1657, tenu de déguerpir à l'expiration de l'année. Il y a plus, en référant au bail intervenu entre les parties, il est facile de se convaincre que leur intention était de faire un bail annuel expirant le 29 mars 1887. Lorsque le défendeur a pris possession des lieux, les travaux d'automne avaient été faits et le défendeur s'oblige de les payer à

un prix convenu, ou de les remettre arpent par arpent à la fin du bail. Interrogé comme témoin, le défendeur reconnaît qu'il a fait durant l'automne de 1886 autant de guérets qu'il en avait été faits l'automne précédent pour remplacer ceux-ci; il en a même fait quatre de plus. Il reconnaît avoir offert à la demanderesse avant le 1er octobre dernier de lui remettre sa terre, à la condition qu'il ferait certains travaux et notamment qu'il ferait les 21½ arpents de guérets qu'il avait trouvés tout faits sur la propriété.

Le défendeur a profité des travaux faits par la demanderesse l'automne précédent et recueilli les fruits récoltés sur l'immeuble pendant la durée de son bail; il a depuis remis les travaux qu'il s'était obligé de remettre. Si d'un côté, il a rempli les conditions de son bail, d'un autre côté il en a reçu tous les avantages; son objet en louant était de retirer les fruits de l'année; or, il les a retirés. L'objet du bail est donc accompli.

Il est en preuve que la demanderesse a voulu reprendre sa propriété au mois d'octobre dernier. Elle était dans son tort; outre que le bail n'était pas expiré, elle n'avait pas donné l'avis requis. Elle a réitéré son avis subséquentement et en temps utile; la mise en demeure de quitter les lieux est du 6 novembre 1886 et le bail expirait le 29 mars. Ce congé est suffisant.

Sur le tout je suis d'avis que l'action de la demanderesse est bien fondée et qu'elle doit être maintenue avec dépens.

Action maintenue.

M. Messier, pour le demandeur.

MM. Paradis & Chassé, pour le défendeur.

NEWSPAPER LIBELS ON PUBLIC MEN.

On July 7, before Mr. Justice Stephen and a special jury, the case of *Johnson v. The Midland Constitutional Newspaper Company* was tried. It was an action for libel against the proprietors of the *Derby Express* and the *Derby Mercury* for two libels in those papers, which in effect said that the appointment of the plaintiff to be a magistrate would be a direct insult to the borough bench. The defendants pleaded that the alleged libels related to matters of public interest, and were

published *bond fide* and without malice, in the honest belief that they were true and fair comments; also that they were true in substance and in fact; and they counter-claimed against the plaintiff for a libel published in the *Derby Daily Telegraph*.

Evidence having been called, and counsel on both sides having addressed the jury, the learned judge summed up, saying it was an action for libel, on the law of which he would say a few words before going into the actual facts. There were two pleas—(1) that which the defendants said they said by way of fair comment on a matter of public interest; (2) that it was true. If they believed either of these pleas, then there would be a verdict for the defendants; but if not substantially true, then a verdict for the plaintiff, with damages. He wished to make the remark that, though theoretically and legally the two defences were quite distinct and each separately a justification, yet in practice it was very difficult to keep them distinct. Fair comment involved more or less an admission that the thing was not true. When they came to the question of damages, they had a right to look at the facts attempted to be justified. The defendants had raked up every event of the plaintiff's life and thrown them at his head. They might very fairly ask themselves how far the malicious character of the publication was shown by the attempt to justify. Coming to the facts, the libel came to this—that the appointment of the plaintiff would be a direct insult to the borough bench. The defendants said that was merely fair comment, and if they had thrown no imputations on the plaintiff, and remarked upon his occupying himself very much in politics, as no doubt he did, he should have asked them to consider whether it was not one of the misfortunes that a public man experiences from the fact of his being a public man, and set off what the plaintiff said about the *Express*—an illustration of the old saying, 'When gentlemen meet, compliments pass;' but the defendants had done nothing of the sort. They set up an inquiry about the plaintiff's sons and their misfortunes, which it was wholly unnecessary to bring up. He then commented on the evidence of the witnesses, and said a

great many little things had been mentioned which they were to consider if they had any effect on the question. If a newspaper libelled a man, forced him to go into the witness-box and give evidence, and then asked him about his sons and his widowed sister, to his mind it was adding insult to injury. With regard to the counter-claim, they were to consider whether 40s. was a sufficient sum to satisfy the defendants' claim for damages; if so, then the plaintiff would be entitled to their verdict. If they found for the plaintiff, they would say what sum he was entitled to. The question of damages was entirely one for them, and he would not say one single word about them.

The jury found for the plaintiff on the claim and counter-claim for 400*l.*—His lordship gave judgment for that amount, with costs.

JOINT OR SEVERAL CONTRACT AND RESTRAINT OF TRADE.

At the Marylebone County Court, on Friday, July 8, before his Honour Judge Stonor, judgment was given in the case of *Hayward v. Burnell* as follows: The plaintiffs, Charles and John Hayward, are brothers, and in November, 1885, were carrying on the business of a grocer in partnership at Notting Hill, and the defendant at the same time was carrying on the business of a baker in the same locality. The plaintiffs, in order to increase their business as grocers, purchased bread from bakery establishments at wholesale prices and sold the same at little or no profit, and consequently at a lower price than it was sold at by neighbouring bakers. The latter combined together, and threatened the plaintiffs with establishing a grocery business opposite theirs and underselling them, but ultimately adopted the more pacific course of offering the plaintiffs 10*s.* a week, so long as they did not sell bread at a lower price than the trade price in the neighbourhood.

Ultimately the following agreement was signed by the defendant (acting, no doubt, for his fellow-tradesmen as well as himself,) and was accepted by the plaintiffs and acted on by both parties: 'This is to certify that I, Thomas Burnell, do agree to give Messrs.

C. & J. Hayward the sum of ten shillings per week, providing the said C. & J. Hayward do not sell bread less in price than the said Thomas Burnell and the trade generally in this particular district of Princes Road, Notting Hill, and St. Anne's Road, of the same Notting Hill, the first payment being due at the end of the first week the said C. & J. Hayward sell bread at the trade prices as above mentioned, which by agreement they do agree to commence doing November 23, 1885; further, if the said Thomas Burnell fail to keep this agreement, the said C. & J. Hayward will be at liberty to take their own course. (Signed) THOMAS BURNELL [stamp 6d], 10th day of November, 1885.'

From the date of this agreement the plaintiffs sold bread at the trade price, and the payment of 10s. a week was regularly made to them by the defendant up to July, 1886, about which time the plaintiffs dissolved partnership, and subsequently the plaintiff John Hayward continued to carry on the same business alone and to sell bread only at the trade price, and the defendant continued to pay him the 10s. a week up to January 24 last, when the defendant, without notice, discontinued such payment. The plaintiffs now bring their joint action for the arrears of that payment up to April 25 last, amounting to 7l.

The first thing to be considered is the legal construction of this extraordinary agreement, and which must be made with strictness, as it is in restraint of trade. Now, it appears to me clear that this document contains only on the part of the plaintiffs a joint covenant or agreement for their joint acts as partners, and not separate covenants for their separate acts, and indeed, if there were any ambiguity in the words employed, such would be the implication or construction of law, as the words implied would, according to the rule laid down in 'Shepherd's Touchstone,' p. 166, 'have an import corresponding to the interest of the covenantors, so as to be joint where their interest is joint, and several where their interests are several,' and this construction stands to common sense. Suppose a covenant by or with a numerous partnership or company composed (say) of twenty or two hundred persons, it

would be absurd to contend that after the dissolution of the partnership every member of the partnership or company would be bound by or entitled to the benefit of such covenant in his individual capacity, and I can see no difference in this respect between two, twenty, or two hundred partners. This agreement, therefore, amounts only to a contract that the plaintiffs will not jointly as partners sell bread at a lower price than the trade price of the district in question; and consequently, on the dissolution of their partnership, it ceased altogether, and each of the plaintiffs was at liberty to sell bread at such lower price, and after that date the covenant of payment of 10s. by the defendant in my opinion also ceased under the express terms of the agreement, and I think also independently of such terms, inasmuch as the absence of mutuality in the agreement would then render it unreasonable and void, at all events in equity.

Another and a wider question arises in this case—viz., whether the present agreement was not, in its inception, invalid and void, as being in restraint of trade. The rule is, that every agreement in restraint of trade is void, except where it fulfils the following conditions; First, it must be partial in respect of space; second, it must be supported by an adequate consideration; and third, it must be reasonable (see 'Smith's Leading Cases,' *Mitchell v. Reynolds*, and the cases there cited). Now, there is no doubt that the present agreement fulfils the first two conditions; but, in my opinion, it does not fulfil the third, on account of its direct tendency to enhance the price of bread and create a monopoly, and the nature of the consideration. I am, of course, aware that the statutes against the offences of regrating and enhancing the price of provisions at markets have been repealed, and those offences abolished at common law, and that many cases have been decided in favour of mutual agreements between railway companies and between individuals which tend to keep up the charges of conveying passengers and carrying goods, and the prices of certain commodities; but I am not aware of any case in which such an agreement as the present to keep up the price of the necessaries

of life in consideration of a fixed money payment has ever been supported. The case where a business of this kind has been sold, and the vendor covenants not to carry on the trade within certain limits for a certain period does not appear to me to be in point, inasmuch as such covenant has no direct and, except in very few cases, no indirect tendency to enhance the prices of goods or produce monopolies. Upon the whole, I find for the defendant, but with some doubt, and I shall give liberty to appeal generally; and, in conclusion, I must express my regret that I have not been able to give this case all the consideration I should have wished, owing to the great pressure of business in all my Courts.

Judgment for the defendant, with costs.

NOTICE OF JUDGMENTS.

The Editor of the LEGAL NEWS:

Sir,—Might I venture to suggest that our Superior Court Judges should all adopt the custom of one or two of their number, viz., to send a note or postal card, advising counsel when judgments are to be rendered in their cases, which have been taken under advisement.

It would save members of the Bar a great deal of time, if the judges would, on day of judgment, cause to be posted in the Court House, a list shewing the decisions to be rendered, and the order in which they would be pronounced.

M.

INSOLVENT NOTICES, ETC.

Quebec Official Gazette, Aug. 27.

Judicial Abandonments.

Jules Eggert, Montreal, jeweller and watchmaker, Aug. 18.

John H. Mooney, Montreal, leather merchant, Aug. 22.

Curators appointed.

Re John Crilly.—Wm. Angus, Montreal, curator, Aug. 25.

Re Emond & Ste. Marie.—C. Desmarteau, Montreal, curator, Aug. 20.

Re Nazaire Fournier, Scotstown.—Kent & Turcotte, Montreal, curator, Aug. 24.

Re Louis Laberge, dry goods.—Kent & Turcotte, Montreal, curator, Aug. 19.

Re Henry R. McCracken, Hinchinbrooke.—W. S. Maclaren, Huntingdon, curator, Aug. 20.

Re Alexander Ross et al., Scottstown.—J. McD. Hains, Montreal, curator, Aug. 19.

Dividends.

Re Louis S. Bisson.—Dividend, payable Sept. 19, Kent & Turcotte, Montreal, curator.

Re Albina Beaupré (Mrs. Foy).—Dividend, payable Sept. 19, Kent & Turcotte, Montreal, curator.

Re Victor Ollivon.—First dividend, payable Sept. 13, A. C. Wurtele, Montreal, curator.

Separation as to property.

Adeline Dumas vs. Louis Philippe Gagnon, St. Roch des Aulnaies, Aug. 2.

Denise Monty vs. Evariste Moquin, St. Bruno, farmer, Aug. 22.

Exilma Plamondon vs. Napoléon Godbout, merchant, St. Louis de Bonsecours, Aug. 19.

Appointment.

P. L. Toussignant, to be sheriff of the district of Arthabaska, in place of A. Quesnel.

Quebec Official Gazette, Sept. 3.

Judicial Abandonments.

Jane Atchison (James Murray & Co.), Montreal, Aug. 20.

Curators appointed.

Re James Baxter, Three Rivers.—W. A. Caldwell, Montreal, curator, Aug. 24.

Re H. R. Beveridge & Co.—A. W. Stevenson, Montreal, curator, Aug. 26.

Re Alfred Cloutier.—Kent & Turcotte, Montreal, curator, Aug. 30.

Re James H. Douglas.—A. W. Stevenson, Montreal, curator, Aug. 26.

Re Louis Dupuy.—W. A. Caldwell, Montreal, curator, Aug. 27.

Re Jules Eggert.—W. A. Caldwell, Montreal, curator, Aug. 30.

Re W. E. Elliott & Co.—A. W. Stevenson, Montreal, curator, Aug. 30.

Re Napoléon Houllé.—Kent & Turcotte, Montreal, curator, Aug. 30.

Re Johnson & Co., Marieville.—Kent & Turcotte, Montreal, curator, Aug. 27.

Re Wm. Mansfield, hotel keeper.—C. Desmarteau, Montreal, curator, Aug. 30.

Re John H. Mooney, leather merchant.—Geo. Hyde, Montreal, curator, Aug. 30.

Re H. M. Mulligan.—C. J. Millier and J. J. Griffith, Sherbrooke, curator, Aug. 26.

Dividend.

Re L. H. Marchand, Batiscon.—Dividend, payable Sept. 25, Kent & Turcotte, Montreal, curator.

Appointments.

L. E. Pacaud, Q.C., to be legislative councillor for division of Kennebec, vice E. Gerin, deceased.

G. Bryson, Jr., for division of Inkerman, vice G. Bryson, resigned.

GENERAL NOTES.

Il y avait promesse de mariage entre M. Jules Baillet, herboriste, et une jeune italienne, Mlle Juliette Salari, couturière.

Le fiancé venait chaque jour apporter à la jeune fille le bouquet traditionnel. Il lui adressait des vers, la comparait à une déesse, et jurait qu'il n'aurait pas de plus grand bonheur que de passer sa vie à ses genoux.

Bref, il semblait fort épris, le jeune herboriste et Mlle Juliette pouvait croire que l'époque de son mariage serait plutôt avancée que retardée.

Hélas! jugez de sa surprise, quand dernièrement elle reçut de son futur, le billet que voici :

"Mademoiselle,

"Si grand que soit mon amour pour vous, de l'avis de toute ma famille, je dois renoncer à l'union projetée.

"Il m'a été révélé une circonstance qui motive ma conduite actuelle.

"J'aurais voulu douter, mais j'ai vu, de mes yeux vu, imprimé dans une brochure, ce que vous m'aviez toujours caché.

"Je ne vous en veux pas : d'abord ce n'est pas de votre faute, et puis vous croyez sans doute et je le crois aussi, que vous n'avez absolument plus rien à craindre pour l'avenir.

Mais, enfin, malgré moi, j'ai peur, et je ne veux pas jouer mon bonheur, celui des enfants que nous pourrions avoir, sur un *aléa* aussi grave.

"Vous dire ce que je souffre serait impossible. Car je vous aime, mademoiselle, je vous aime comme je n'avais jamais aimé.

"Mais la raison commande ma décision. Pardonnez-moi et oubliez-moi. Je suis bien malheureux."

Mlle Juliette lut et relut la lettre. Elle n'en pouvait croire le témoignage de ses yeux. Qu'est-ce que cela voulait dire? De quelle brochure voulait parler le jeune homme?

Comme c'est une femme de tête, elle alla tout droit trouver le fiancé, qui lui montra un papier contenant un boniment-réclame ainsi conçu :

"Nouveau mode de guérison des cancers. A la page 28 on lisait :

"No. 20824.—GIULIA SALARI DE FLORENCE.

"A senti les premières atteintes du mal vers l'âge de quinze ans. Vit pharmaciens, médecins, qui tous déclarèrent à sa mère qu'elle était atteinte d'une tumeur cancéreuse. En 1876, elle dut s'aliter; la tumeur avait pris un développement inquiétant.

"On parla de lui faire subir une opération qui pouvait entraîner la mort; c'est alors que je la visitai : je la soumis à mon traitement par l'électricité et les compresses. Après, la grosseur avait beaucoup diminué. Au bout d'un mois, la malade put sortir. Il n'y avait plus trace de tumeur... J'ai revu Giulia, en 1881, à mon passage à Florence; elle m'a déclaré qu'elle n'avait jamais eu de rechutes."

Mlle Juliette avait à peine achevé la lecture de cette lettre, qu'elle s'écria : "Mais c'est une indignité! Jamais je n'ai eu de cancer! Je ne sais pas ce que cela veut dire."

Le jeune homme hochait la tête. Elle reprit vivement : "Jamais, vous entendez bien. Je me rappelle, en effet, que le docteur qui a publié cette brochure, le

docteur Languilhomme m'a soignée quand j'étais petite; mais c'était à la suite d'une chute. Je m'étais foulé le bras. C'est la seule maladie que j'aie eue, je vous le jure."

Le jeune homme persistant à douter, Mlle Salari vient d'assigner le propriétaire, ou pour mieux dire, le lanceur de l'onguent pour la guérison des cancers.

Elle demande la suppression du passage où elle est désignée, la publication du jugement dans trois journaux à son choix et quinze mille francs de dommages-intérêts.

Mais avant qu'un jugement soit rendu, le mariage viendra peut-être réparer le préjudice causé. *Gaz. Pal.*

CONSOLATIONS OF A CROSS OLD LAWYER.

I'm growing blind;—

I am not hourly forced to see

Unpleasant forms of trickery;

Faces I hate; experience relief

From pleading, wrong opinion, tedious brief,

Inflicted on humanity

By dull, pedantic mind.

My hearing's thick;—

I heed not noisy lawyers' strife,

Nor curtain lectures from my wife,

Nor judges dull, nor singers out of tune,

The bar's stale jokes, nor prate of "hottest June,"

Nor lies with which my club is rife,

Nor whack o' policeman's stick.

I am quite bald;—

I do not need to part my hair

Nor suffer in a barber's chair;

Clients can't say, "your hair is growing thin,"

Nor make a foolish sympathetic din;—

When they observe my head so bare

These comforters are galled.

My smell is dull;—

I'm not disturbed by noisome stench

Of city slums or musk on wench,

Of cabbage cooking weekly for my meal,

Or miscreant odors which malignant steal

About the magistrate on bench

From wrangling court-room full.

I have the gout;—

Highly respectable disease,

Confined to our first families,—

Scarlett-swathed foot and Chatham's padded crutch

To aches plebeian I prefer by much;

I bear my sufferings with ease

Though I can't stand and "spout."

I'm rather poor;—

No new-made, vulgar millionaire,

At whom the populace may stare;

No land to care for save a burial lot;

Text-books, reports, law journals fright me not;

I'd rather have my frugal fare

Than be an affluent boor.

My time is short;—

Well, human life's a dismal bore;

We do the same thing o'er and o'er,—

We eat, we drink, we sleep, we laugh, we cry,

Marry, divorce, grow sick, and then we die;

I hope upon the other shore

There's a less doleful port.

I. B. in *Albany Law Journal*.